



Sous la direction de
Joël Zufferey

L'autofiction : variations génériques et discursives



N° 22

Au cœur des textes


academia
L'Harmattan



Mise en page : CW Design

D/2012/4910/15

ISBN : 978-2-8061-0034-4

© **Harmattan-Academia s.a.**

Grand'Place, 29

B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

L'ÉCRITURE DE SOI COMME INVENTION DE L'AUTRE : FORMES ET ENJEUX DE L'AUTOFICTION DANS *PASSION SIMPLE* D'ANNIE ERNAUX

Joël ZUFFEREY
Université de Lausanne

1. Introduction

Aucun commentaire portant sur l'autofiction n'est neutre : la plupart des analyses qui traitent de l'autofiction s'accompagnent de tentatives de classement, procèdent à la réunion de textes sous l'emblème de la catégorie ; ces opérations classificatoires s'avèrent toujours tributaires d'un parti pris définitionnel par le fait qu'elles visent en priorité à avaliser l'une ou l'autre acception, censément originale, de l'autofiction. Chaque esquisse de classement soulève alors naturellement de nombreuses objections dans les rangs de la critique, où chacun réclame sa part à l'élaboration du concept. Et, phénomène remarquable lorsqu'on évoque l'autofiction, les résistances s'expriment également du côté des écrivains eux-mêmes, qui rechignent à se voir confiner dans un domaine trop étriqué (la case d'un schéma de narratologie), qui plus est impur (résultat de l'intrusion du monde académique dans le champ littéraire). Nombreux sont ainsi les écrivains qui affirment ne rien devoir à l'autofiction. Annie Ernaux en est, elle qui a déclaré son refus formel d'inscrire son œuvre sous le régime de l'autofiction :

Je récusé l'appartenance à un genre précis, roman et même autobiographie. Autofiction ne me convient pas non plus. Le « je » [...] ne constitue pas un moyen de me construire une identité à travers un texte, de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité familiale, sociale ou passionnelle. (Ernaux 1993b : 221)

En suite de ce rejet solennel (« je récuise... »), Ernaux a été amenée à débattre à nouveau de la question et a persévéré dans son rejet volontaire de l'autofiction :

Le terme d'autofiction s'est vulgarisé plus de quinze ans après que j'ai commencé de choisir l'autobiographie et l'usage qui en a été fait, qui en est toujours fait, sauf chez Doubrovsky, correspond le plus souvent à une « zone » indécidable entre autobiographie et roman, posture de vérité et posture de fiction. Bref, je me sens « étrangère » à l'autofiction. (Ernaux in Gasparini 2007 : 166)

Nul ne donnera tort à l'auteur de tenir de tels commentaires sur son œuvre, il en va en effet de son droit le plus strict de livrer ses sentiments d'écrivain (« je me sens "étrangère" »). Mais il en va du nôtre de maintenir le jugement annoncé en intitulé à notre analyse : « formes et enjeux de l'autofiction dans *Passion simple* ». Certainement, Ernaux n'envisage pas, dans sa relation d'une passion amoureuse, de créer un être imaginaire, de mettre en scène un personnage romanesque ; il est vrai qu'elle ne « s'autofictionne » pas, au sens que Vincent Colonna a pu donner à ce terme¹. Mais très clairement, les déclarations d'Ernaux manifestent un parti pris conceptuel, qui s'avère légitime, mais qui n'a rien de nécessaire ou d'absolu dans le paysage critique. Elle rejette en effet l'autofiction au nom de l'une de ses acceptions, alors que d'autres conceptions pourraient servir à l'expertise de ses œuvres. Ne croyant pas en l'univocité du concept, nous défendons l'idée que l'autofiction peut se dire de multiples façons et que le récit ernausien relève de l'autofiction pour d'autres raisons que celle invoquée par l'auteur lorsqu'elle repousse la catégorie. Ainsi, notre démarche ne consistera pas à mettre une définition préétablie à l'épreuve d'un corpus ; nous préférons, dans une attitude descriptive plutôt que prescriptive, partir de ce dernier pour explorer, dans les limites du champ d'observation et donc sans prétentions universalisantes, la pertinence de l'autofiction².

À considérer les débats consacrés à l'autofiction, on constate que le discours poétique admet généralement que l'autofiction naît d'une décision interprétative, idéalement justifiée par les clauses d'un contrat. Une grande

¹ Rappelons la définition que propose Colonna : « une autofiction est une œuvre littéraire par laquelle un écrivain s'invente une personnalité et une existence, tout en conservant son identité réelle (son véritable nom) » (1989 : 30).

² Cette perspective d'analyse ne peut naturellement pas être amorcée à partir d'une liquidation totale du concept. Un sens minimal de l'autofiction, qui ne constitue cependant pas une définition, reste, comme nous allons le voir, nécessaire.

partie de la réflexion consacrée à l'autofiction porte sur la question du contrat de lecture. Nous voudrions, quant à nous, empoigner le problème par un autre bout, celui des formes, en recherchant dans *Passion simple* des dispositifs langagiers qui justifient l'attribution d'une dimension autofictionnelle au texte d'Ernaux. Il s'agira donc de repérer des procédés linguistiques qui donnent corps au paradoxe de l'autofiction, c'est-à-dire qui installent, tout en la niant d'une certaine manière, l'identité de l'auteur et du personnage.

Le choix du texte s'est imposé à nous pour des raisons contractuelles, tout à fait similaires à celles évoquées par Lejeune dans son *Pacte autobiographique* (1975). Dans *Passion simple*, le régime énonciatif – caractérisé par l'emploi régulier de l'embrayeur JE – apporte sa contribution à l'édifice autobiographique. L'usage de la première personne ne suffit cependant pas à installer l'autobiographie ; encore faut-il que le JE représenté puisse être identifié à l'auteur. Sur ce point, le texte de *Passion simple* fait mine de maintenir l'énigme, car la protagoniste n'est jamais identifiée nommément. Mais, le récit figure tout de même l'activité d'écriture menée par l'auteur, écriture qui va donner lieu au texte que le lecteur tient entre ses mains et lit :

J'ai commencé à raconter « à partir du mois de septembre je n'ai plus rien fait, qu'attendre un homme », etc., deux mois environ après le départ de A. (PS 60)

On perçoit le télescopage entre les événements de l'histoire racontée et l'écriture, puisque les mots cités, isolés par les guillemets, sont précisément ceux qui ouvrent le récit de *Passion simple*. Il y a là, à l'évidence, une invitation à identifier l'auteur, le narrateur et le personnage. De plus, en 2001, Ernaux décide de rendre accessible une partie de son journal jusque-là intime, et publie *Se perdre*, dans lequel elle retrace la même aventure que celle relatée dans *Passion simple*. Et là, le nom et le prénom sont mentionnés : il s'agit bien d'Annie Ernaux. Le pacte autobiographique se trouve ainsi confirmé par un biais intertextuel et de manière rétroactive au moins.

Ce n'est cependant pas le pacte en tant que tel qui va nous intéresser ; il n'est que la justification du texte choisi par nous. Notre objectif consiste plutôt à montrer qu'un dispositif langagier vient altérer la relation identitaire construite par le texte entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Ce dispositif perturbateur est celui de « l'itération ». Si ce phénomène nous intéresse, c'est tout d'abord en raison de l'effet fictionnalisant qu'il produit dans *Passion simple* (idée que nous développerons), mais aussi en raison de son importance quantitative : les quelque soixante-sept pages de *Passion simple*

contiennent soixante-huit séquences itératives, qui s'étendent d'une proposition à plusieurs pages. Commençons par répertorier les configurations formelles de l'itération, observables dans *Passion simple*, pour examiner dans un second temps leur fonction fictionnalisante.

2. Les formes de l'itération

Le sens de l'itération est bien connu dans les milieux littéraires, surtout depuis que Gérard Genette lui a consacré plusieurs pages de commentaire dans *Figures III* (1972 : 145sq). Sa définition, aussi simple que convaincante, est de notoriété publique : « raconter en une seule fois ce qui s'est passé n fois ». Mais s'agissant d'une « définition », la formule genettienne ne permet pas de savoir ce qui, dans les textes, conditionne l'itération. Il convient donc de rendre cette définition opératoire, sur un plan analytique, en précisant les modalités discursives qui fondent l'effet d'itération.

L'itération constitue une dimension de la temporalité verbale, celle de l'« aspect », et concerne à ce titre l'image du procès fournie par le temps verbal³. Mais l'itération ne constitue pas une valeur aspectuelle inhérente au système verbal tel qu'il se trouve défini en langue. Autrement dit, il n'y a pas en français un temps verbal qui génère par lui-même un sens itératif. Ce sont en fait des variables cotextuelles qui, en discours, instaurent cette valeur. Il importe donc de répertorier tout d'abord les différents dispositifs formels de l'itération. Nous en distinguerons trois principaux :

I) Indicateurs temporels et itération : en premier lieu, l'effet itératif peut être déclenché par l'emploi d'indicateurs temporels qui, de différentes manières, impliquent l'idée d'une fréquence : trois cas de figure apparaissent ici :

- Tout d'abord, cas le plus clair, lorsqu'un sens fréquentatif se trouve investi dans la définition même d'un adverbe de temps :

Quelquefois, je me disais qu'il passait peut-être toute une journée sans penser une seconde à moi. (*PS* 39 ; les soulignements en gras sont de nous.)

³ Cette approche peut paraître dans un premier temps restrictive, car, ainsi que l'explique D. Chatelain, la catégorie de l'itération s'étend « au-delà de l'action verbale » (1986 : 111ss). Nous retiendrons également dans notre examen des composantes extérieures au prédicat verbal.

- L'effet itératif peut aussi être rendu par l'indication non plus d'une fréquence, mais d'une durée, qui correspond au domaine de réalisation d'une action ponctuelle :

Comme il m'appelait **toujours** depuis les cabines téléphoniques [...]. (PS 38)

L'association de l'adverbe « toujours » et du lexème verbal « appeler » génère le sens itératif. En effet, l'indicateur temporel spécifie une durée théoriquement illimitée et instaure le cadre temporel dans lequel doit s'accomplir l'action. Cette dernière, n'impliquant pas un déroulement dans le temps et ne pouvant d'ailleurs pas être modifiée par un adverbe de durée, constitue bien un procès ponctuel. Par conséquent, le procès, vu sa relative instantanéité, ne peut pas s'étirer pour occuper la durée temporelle qui lui revient d'occuper. C'est donc uniquement par la répétition qu'il parvient à se déployer à l'intérieur du cadre temporel dévolu à son accomplissement.

- Il y a encore régime itératif lorsqu'un indicateur temporel est avéré dans son incomplétude référentielle : cela signifie que l'expression présuppose formellement une identification temporelle, qu'elle témoigne par sa forme de son intention à désigner un moment précis, mais qu'elle demeure cependant inapte à assurer par elle-même la référence au moment en question ; l'indicateur déclenche alors un sens itératif, dans la mesure où son incomplétude ne trouve aucune résolution, ni déictique, ni anaphorique :

Devant la télévision **le soir**, je me demandais s'il était en train de regarder la même émission ou le même film que moi. (PS 39)

II) Représentations culturelles et itération : le régime itératif n'est cependant pas toujours porté par un indicateur temporel. Il peut provenir de l'absence de circonstances dans l'exposé d'une action qui, sur la base de représentations culturelles, apparaît habituelle, rituelle :

J'allais au supermarché, au cinéma, je portais des vêtements au pressing, je lisais, je corrigeais des copies, j'agissais exactement comme avant. (PS 13)

La nature des actions appelle une interprétation itérative étant donné qu'elles ne sont pas inscrites dans un contexte délimité, singulier.

III) Morphèmes grammaticaux et itération : enfin, l'usage du morphème pluriel peut, dans la mesure où l'action se prête sémantiquement à la répétition, indexer le procès d'un « coefficient de fréquence »⁴ :

⁴ L'expression a été proposée par Paul Imbs (1960: 16).

Les seules actions où j'engageais ma volonté [...] **avaient toutes** un lien avec cet homme. (PS 14)

La transformation de l'énoncé au singulier implique la suspension du régime itératif: «La seule action où j'engageais ma volonté avait un lien avec cet homme».

On soulignera qu'il n'a pas été fait mention de l'imparfait au nombre des indices de l'itération, alors que cette forme temporelle se retrouve dans tous les exemples cités. Fondamentalement, l'imparfait présente une image non bornée du procès et saisit ce dernier en cours d'accomplissement. Cette valeur aspectuelle, dite imperfective ou sécante, ne rend ni nécessaire, ni impossible l'apparition de l'itératif. Et il en va de même pour toutes les autres formes linguistiques de la temporalité. Jacques Brès, auteur de travaux sur l'imparfait, confirme ce jugement :

Les effets de sens singulatif et itératif sont produits non par le temps verbal, mais par des éléments du cotexte. Le temps verbal, quel qu'il soit, est compatible avec ces sens. (Brès 2000 : 100)

Il faut cependant voir que l'imparfait, sans en être la marque, entretient une relation privilégiée avec la catégorie de l'itératif. Cela s'explique précisément par des raisons aspectuelles : inapte à saisir le procès intégralement, conséquence de sa valeur imperfective, l'imparfait ne peut en aucun cas parvenir à l'inscrire dans le temps. L'action énoncée à l'imparfait, dont on peut seulement dire qu'elle est non actuelle, se caractérise par une indétermination temporelle. Cette valeur aspectuelle convient naturellement à l'évocation d'un procès par définition non localisable, puisque multiple. L'imparfait se trouve ainsi bien adapté à l'expression d'un procès en régime itératif, sans en être lui-même la forme de base. Cela suffit à le distinguer des temps essentiellement perfectifs qui, à l'instar du passé simple, fournissent une image bornée, totalisante du procès. Le passé simple et le passé composé fixent les procès dans une suite logique ou chronologique, et promeuvent ainsi la distinction de chaque action énoncée, alors que le contexte itératif plaide au contraire pour l'identification de plusieurs actions jugées semblables : une tension se crée ainsi entre la particularité d'un procès ancré dans une temporalité et l'identité impliquée par l'idée de répétition⁵. En défini-

⁵ Sans l'expliquer, Genette proposait un constat analogue à partir d'une phrase proustienne : «Puis il arriva que sur le côté de Guermantes je passai parfois devant de petits enclos humides». Le critique commente : «La difficulté du texte tient en

tive, on notera que, dans *Passion simple*, l'emploi dominant de l'imparfait s'avère pleinement compatible avec la visée itérative que revendique l'auteur pour sa narration :

L'imparfait que j'ai employé spontanément dès les premières lignes est celui [...] d'une répétition éternelle. (*PS* 61)

Le répertoire des formes étant établi, cherchons maintenant à cerner la fonction de l'itération dans le texte, et plus particulièrement le rôle fictionnalisant que nous lui prêtons dans *Passion simple*.

3. La fonction poétique de l'itération : de l'autobiographie à l'autofiction

Les séquences itératives, bien présentes en littérature, ne semblent guère heurter notre intuition de lecteurs. Lire « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » n'apparaît pas, a priori, problématique. Et pourtant il faut remarquer que l'expression « itération d'une action » est, à bien peser les mots, proche de l'oxymore ; les termes sont contradictoires et désignent une opération de fait impossible. Une action donnée ne peut être en effet reproduite, car l'idée de répétition implique au moins que l'état de l'agent et les circonstances temporelles de réalisation changent. En un mot, une action se distingue d'une autre qu'elle « répète », parce qu'elle devient en tant que récidive, essentiellement seconde par rapport à une première qu'elle n'est pas.

Que doit-on alors entendre lorsque l'on parle d'« itération » ? L'itération constitue, si l'on veut bien y voir plus qu'un abus de langage, une opération mentale de synthèse : le travail de synthèse consiste à dépouiller une action particulière de ses scories situationnelles et à l'envisager dans la similitude qu'elle entretient avec d'autres actions qui auront subi le même traitement. La prédication itérative arrache l'action de son milieu primaire d'effectuation et l'abstrait ainsi de ses qualités singularisantes. La narration ne propose plus alors au lecteur l'image concrète d'une action, telle que le ferait la prédication singulative d'une occurrence, mais plutôt la notion abstraite d'un faire, celle d'un procès-type reproductible précisément en tant que type.

partie à la présence paradoxale d'un itératif au passé simple « je passai parfois » : paradoxale, mais parfaitement grammaticale, tout comme le passé composé itératif de la phrase-incipit de la *Recherche* » (1972 : 160).

Ce mouvement d'abstraction à partir du particulier est favorisé par deux faits discursifs annexes qui viennent renforcer le mouvement itératif dans *Passion simple*:

I) Le premier phénomène est que la séquence des répétitions ne se trouve presque jamais soumise, dans *Passion simple*, à la limite d'un cadre temporel. Le début et la fin du processus de répétition ne sont pas précisés. Par exemple :

Celle-ci [la sonnerie du téléphone] me ravageait d'un espoir qui ne durait souvent que le temps de saisir lentement l'appareil et de dire allô. (*PS* 16)

La pertinence itérative semble se déployer dans une temporalité sans limites, à la différence de l'énoncé suivant, tiré du journal *Se Perdre* :

1988 *Septembre*
Mardi 27

Le soir (dimanche) dans sa chambre [...]. Sa main passait, en les frôlant, près de mes jambes étendues, chaque fois qu'il déposait la cendre de sa cigarette dans le récipient posé à terre. (*SP* 17-8)

Il s'agit là d'une répétition inscrite dans les circonstances d'une occasion, celles du dimanche, deux jours avant le moment d'écriture. Dans *Passion simple* l'itération, qui n'est pas soumise à de telles restrictions, constitue un dispositif généralisant apparemment beaucoup plus radical.

II) Le deuxième élément de soutien à la généralisation tient de la nature des actions restituées qui, pour la plupart, représentent des lieux communs de l'expérience humaine (aimer, jalouser, espérer, etc.)

Les traits cumulés de l'itération, de l'effacement des limites de la répétition et de la nature foncièrement humaine des procès tendent à conférer à la répétition occasionnelle d'une ou plusieurs actions le statut de schème universel de l'agir.

Mais Ernaux associe à ce dispositif universalisant, dans une tension que nous allons maintenant expliquer, la pièce fondatrice de l'autobiographie, la forme personnelle JE. L'association «JE + itération» s'avère en effet problématique: comment l'embrayeur – qui vérifie par excellence la subjectivité personnelle et qui ne s'accommode pas, selon le mot de Benveniste, de la

«pluralisation»⁶ – peut-il servir de support syntaxique et sémantique à un prédicat qui se donne comme opérateur démultipliant. Le dispositif pose donc un paradoxe qu'il convient d'examiner.

L'articulation prédicative entre un sujet et un verbe d'action impose nécessairement que la nature de l'agent convienne à celle de l'action. Suivant ce principe, le personnage représenté doit perdre en système itératif certaines de ses qualités les plus singularisantes, à commencer par sa nature distinctive de sujet d'énonciation. Autrement dit, une somme d'actions, similaires entre elles, ne peut être logiquement attribuée à la responsabilité d'un sujet d'énonciation en exercice. Pour le dire autrement : l'individu en instance de parler ou de penser ne peut, en tant que tel, dans sa singularité évanescence, se faire l'auteur d'un agir multiple, idéal. Dans ces conditions l'agent, loin de se constituer en sujet d'énonciation, devient plutôt une figure de synthèse abstraite. Le personnage agissant voit ainsi, dans le processus itératif, son altérité individuelle puissamment réduite ; il est déchargé de la condition de sujet et, finalement, apparaît simplement comme un être d'aspect anthropomorphe, au vu des actions-types dont il est responsable.

Compte tenu de son incidence sur le statut de l'agent, l'itération s'avère en définitive peu appropriée à la relation vivante d'une passion amoureuse : la passion peut tout au plus être décrite par l'énoncé itératif qui mise sur l'abstraction, mais certainement pas montrée énonciativement, dans sa vitalité subjective ; exemple :

Je me demandais souvent ce que signifiaient pour lui ces après-midi passés à faire l'amour. (PS 35)

On le constate, la vie intérieure de la protagoniste n'est pas montrée, mais simplement racontée ; le discours représenté de manière indirecte place l'expérience sous la maîtrise énonciative de la narratrice distante des événements et non du personnage. C'est ainsi une phrase affirmative qui, neutralisant l'énonciation d'origine, rend compte d'une attitude interrogative.

Apportons maintenant une nuance à l'analyse. Si la narration opte pour la forme rétrospective en première personne, c'est qu'une relation identi-

⁶ Le linguiste de l'énonciation insiste sur la nature foncièrement singulière des embrayeurs : «le statut de ces "individus linguistiques" tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel et, si l'on peut dire, "semel-natif". Ils sont engendrés à nouveau chaque fois qu'une énonciation est proférée, et chaque fois ils désignent à neuf» (Benveniste 1993 : 83).

taire subsiste entre la figure abstraite, objectivée dans l'histoire, et l'instance racontante. Cette identité relative entre le sujet du dire et l'objet du dit fonde la possibilité d'une empathie entre les instances. Annie Ernaux y trouve le moyen de concilier l'exaltation subjective de la personne amoureuse avec l'abstraction désincarnante que génère l'itération. Comment s'y prend-elle ? Le discours, bien qu'étant attaché à représenter l'idée d'une action-type, se trouve parfois infléchi vers une relation quasi factuelle. Cette double visée, qui concilie l'occurrence d'un cas et son itération, laisse paraître dans la formulation à portée généralisante l'empreinte originelle d'une scène vécue ; exemple qui en propose une claire illustration :

Dans les conversations, les seuls sujets qui perçaient mon indifférence avaient un rapport avec cet homme, sa fonction, le pays d'où il venait, les endroits où il était allé. **La personne en train de me parler ne soupçonnait pas que mon intérêt soudain intense pour ses propos n'était pas dû à sa façon de raconter, et très peu au sujet lui-même, mais au fait qu'un jour, dix ans avant que je le rencontre, A., en mission à La Havane, était peut-être entré justement dans ce night-club, le «Fiorentito» que, stimulée par mon attention, elle me décrivait avec un luxe de détails.** (PS 14-5)

Dans cet extrait, la première phrase assume un tour typiquement itératif. Outre les signes (sémantiques et morphologiques) de la répétition, on remarque l'absence d'indicateur singularisant et la propension à désigner des ensembles («les conversations»; «les seuls sujets qui perçaient mon indifférence»). Suit cependant dans le texte «la personne en train de me parler», expression nominale qui ménage une transition du plan abstrait de l'action-type vers le cas, sans pourtant rejoindre pleinement ce dernier. En effet, la description définie ne vise pas ici l'actualisation d'un référent concret, car l'identification que semble postuler le déterminant défini «la» ne trouve aucune élucidation par voie anaphorique ou déictique. Il s'agit d'un usage quelque peu spécial de l'expression définie, par le fait qu'elle ne désigne pas un particulier repérable, mais renvoie à un être virtuel : chaque instance qui convient à la description lexicale se rend susceptible d'assumer la charge de l'action. Cet emploi particulier du nom – que les linguistes appellent «attributif» – implique une pluralité potentielle d'objets. On peut dire que les référents, en défaut d'actualisation effective, sont ainsi présentés sur un mode virtuel. Et l'infinitif «parler», qui les prive d'un ancrage temporel, les maintient dans ce statut. D'autres termes dans l'extrait relèvent d'un fonctionnement attributif similaire («mon intérêt»; «ses propos»; «sa façon»;

«le sujet»). Mais il serait faux de croire que l'état virtuel dans lequel sont placés les référents procède de l'abstraction pure. À considérer la première expression attributive dans son intégralité («la personne en train de me parler»), on note la présence de la locution prépositive «en train de», forme progressive qui enjoint de saisir le procès en cours de déroulement et qui oriente naturellement la représentation vers l'occurrence d'un cas. L'évolution du discours vers le particulier atteint son terme lorsque le détail raconté confère à l'énoncé la pertinence d'une relation factuelle, censée retracer une expérience unique: «A., en mission à La Havane, était peut-être entré justement dans ce night-club, le "Fiorendito" que, stimulée par mon attention, elle me décrivait avec un luxe de détails». Cet entretien, que l'on situait initialement sur un plan idéal, finit par prendre l'aspect concret d'un échange effectif. L'équilibre instable qui naît de la rencontre dans le texte du général, que promeut l'itération, et du particulier, qui convient aux faits, correspond à ce que Genette a appelé le «pseudo-itératif»:

[Le pseudo-itératif s'applique aux] scènes présentées [...] comme itératives, alors que la richesse et la précision des détails font qu'aucun lecteur ne peut croire sérieusement qu'elles se sont produites et reproduites ainsi, plusieurs fois, sans aucune variation. (1972:152)

Dans ce régime hybride, à certains égards paradoxal, l'évocation par l'itératif de quelques principes d'action cohabite avec la restitution d'une expérience particulière, presque saisie sur le vif.

Le discours ernausien, en maintenant cette indétermination ontologique de la scène – qui oscille entre le principe et le fait, l'abstrait et le concret –, aménage finalement une double perspective sur l'action. Le dispositif qui fonde ce double enjeu narratif consiste, d'une part, à transformer l'instance JE en un actant idéal, fortement désincarné, tout en s'attachant, d'autre part, à «animer» le protagoniste en lui conférant la qualité de sujet. Riche de ces propriétés, apparemment peu compatibles, le personnage se prête ainsi à deux modes de saisie distincts. Support, en régime itératif pur, d'une vision synthétique et partiellement décontextualisée de l'action, il devient une sorte de figure sans traits, unifiée dans l'abstraction; il ne s'agit plus vraiment d'un personnage, plutôt d'une notion de personnage. Mais les conditions diffèrent sensiblement en cas de pseudo-itération: l'agent représenté tend alors à intervenir au titre de personnage individuel, voire même de personne, puisqu'il est la source d'actions singulières, notamment lorsqu'il participe à l'énonciation.

Il apparaît en définitive que le discours déploie un double niveau de pertinence. Il y a celui, d'ordre plutôt anecdotique, qui retrace un vécu personnel en répertoriant quelques habitudes d'actions propres à l'individu représenté en JE; il s'agit de la part factuelle, disons autobiographique, de l'histoire racontée. Mais on découvre aussi sur un second plan, plus essentiel que le premier, l'évocation abstraite de prédispositions humaines à agir. Les habitudes individuelles, qui relèvent de l'anecdote autobiographique, doivent alors être réinterprétées sur le plan fondamental des habitus anthropologiques. Dans un esprit quelque peu ricœurien – en écho à la conception ricœurienne de la métaphore, mais selon des modalités différentes –, nous pouvons voir dans cette cohérence de second niveau, conjointe à la relation littérale des faits, la part fictionnelle fondatrice de l'autofiction dans *Passion Simple*. Selon Ricœur (1975), la métaphore repose sur une « impertinence prédicative », c'est-à-dire sur une inconséquence logique dans l'articulation implicite d'un sujet et d'un prédicat. Le paradoxe sémantique entrave alors l'émergence de la référence, ancrée dans le sens littéral. Mais l'incompatibilité des catégories associées dans la métaphore ne constitue pas une défaite. Un sens second, inédit, sauve la prédication métaphorique et donne lieu à une référence originale susceptible d'enrichir et redimensionner l'ontologie admise. Dans la poétique itérative mise en œuvre par Ernaux, nous avons également noté un paradoxe qui concerne la prédication; ce ne sont plus cependant les catégories lexicales qui s'avèrent problématiques, mais la configuration actancielle du procès par l'association de l'embrayeur JE à une action type. Cette ambiguïté n'abolit pas, à la différence de la métaphore, le sens littéral, qui fait part dans *Passion simple* d'une expérience singulière, mais dédouble le sens premier, le complexifie en lui joignant une pertinence générale. Là aussi, il y a innovation ontologique: la réduction de la dichotomie du singulier (porté par l'embrayeur) et du général (investi dans l'itération) génère une double pertinence, biographique et anthropologique. C'est par là que prend forme dans l'écriture ernausienne l'invention d'une connaissance, d'une dimension de l'être (l'être Autre), qui n'est plus du ressort de l'autobiographie, mais qui, dans *Passion simple*, s'enracine dans l'autobiographie.

4. Conclusion : du discours personnel au discours «transpersonnel»

Dans *Passion simple*, l'usage de l'itération intègre systématiquement l'expression du général à l'expérience personnelle. Tout en étant centrée sur le sujet, la narration gagne ainsi une portée universalisante qui prend la forme d'une exploration des principes de l'agir humain. Ernaux intègre ainsi à son texte certains enjeux caractéristiques de l'écriture ethnographique dont il lui arrive par ailleurs, en d'autres ouvrages, d'assimiler les protocoles d'enquête⁷. Reste que le discours ernausien d'une passion n'expose pas les lois humaines à la manière de l'ethnologue qui décrit des comportements et ensuite induit des règles ; mais il livre plutôt, d'un même tenant, les actions et les régularités qui les fondent, autrement dit, le particulier et le général. La visée ultime de cette écriture – qui ne répond guère aux conditions évoquées ailleurs par l'auteur d'une «écriture plate» (*La Place* 1986 : 24) – consiste donc, à travers la mise en mots du témoignage, à établir un savoir sur l'homme. Pour y parvenir, Ernaux adopte ce qu'elle appelle «une forme transpersonnelle», c'est-à-dire un dispositif qui favorise la découverte de l'autre en soi et, par là-même, sa connaissance :

Je cherche à objectiver, avec des moyens rigoureux, du «vivant» sans abandonner ce qui fait la spécificité de la littérature, à savoir l'exigence d'écriture, l'engagement absolu du sujet dans le texte. [...] Le «je» que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de «l'autre» qu'une parole de «moi» : une forme transpersonnelle, en somme. (1993b : 221)

Riche commentaire qui traite, dans sa complexité, de l'identité personnelle du JE sur laquelle, rappelons-le, prend appui le contrat autobiographique. Le pacte autobiographique, répondant à l'équation onomastique $A = N = P$, n'est peut-être pas ici rompu, mais assurément problématisé. Pour l'auteur, le JE ne désigne pas soi-même, ni un autre individu, mais un «quiconque», quel qu'il soit, peu importe son nom ou son sexe. Rappelons à ce propos que le JE représenté dans le texte ne porte pas de nom. JE se pré-

⁷ Jérôme Meizoz déclare, à propos d'autres textes que *Passion simple*, en particulier de *Journal du dehors* et *La Vie extérieure* : «Ernaux emprunte explicitement ses démarches d'écriture à des travaux sociologiques ou ethnologiques, notamment leurs outils et méthodologies : elle établit des fiches préparatoires, consignait souvenirs et indices sociaux, recueille des témoignages, des photos, fait des observations *in situ* (supermarché, métro)» (2010 : 113).

sente ainsi comme le mode personnel d'existence commun à chacun et par l'expérience duquel il devient précisément possible, sans sortir de son intimité, de connaître l'Autre. Ernaux commentant son texte écrit :

Je me suis approchée de la limite qui me sépare de l'autre, au point d'imaginer parfois la franchir. (1991 : 76)

On comprend que dans *Passion simple*, l'instance narrative recherche au cœur de son expérience amoureuse les éléments qui en constituent la topique : l'attente obsessionnelle, la jalousie inquiète ou encore la conscience altérée du temps interviennent, par-delà l'occasion de leur épreuve, à titre d'universaux. La passion « simple », unique et singulière, de l'auteur devient finalement passion « simplex », une et essentielle pour l'homme. C'est donc parce que le discours instaure ce double régime de cohérence que nous lui attribuons les qualités de l'autobiographie et de la fiction – en un mot, de l'autofiction.

Références bibliographiques

Ouvrages littéraires

- DOUBROVSKY S., 2001 (1977) : *Fils*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- ERNAUX A. (1986) : *La Place*, Paris, Gallimard.
- 1993a : *Passion simple*, Paris, Gallimard. [abrégié : PS]
- 2002 : *Se Perdre*, Paris, Gallimard. [SP]

Ouvrages théoriques et critiques

- BENVENISTE E., 1993 (1970) : « L'appareil formel de l'énonciation », *PLG II*, Paris, Gallimard, pp. 79-88.
- BRES J. (2000) : « L'imparfait dit *narratif* en cotexte itératif », *Scolia*, 12, Strasbourg, pp. 89-110.
- CHATELAIN D. (1986) : « Frontières de l'itératif », *Poétique*, 65, Paris, pp. 111-124.
- COLONNA V. (1989) : *L'Autofiction : essai sur la fictionalisation de soi en littérature*, Paris, Thèse de doctorat à l'EHESS.
- DOUBROVSKY S. (1988) : « Autobiographie/vérité/psychanalyse », in *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*, Paris, PUF, pp. 61-79.

- ERNAUX A. (1993b): «Vers un *je* transpersonnel», in *Autofictions & Cie*, RITM, 6, Paris, pp. 219-221.
- GASPARINI P. (2007): «Annie Ernaux, de *Se perdre* à *Passion simple*», in *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, coll. «Au Cœur des textes», pp. 149-173.
- GENETTE G. (1972): *Figures III*, Paris, Seuil.
- IMBS P. (1960): *L'Emploi des temps verbaux en français moderne: essai de grammaire descriptive*, Paris, Klincksieck.
- LEJEUNE Ph., 1996 (1975): *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. «Points».
- MEIZOZ J. (2010): «Éthique du récit testimonial: Annie Ernaux», *Nouvelle Revue d'esthétique*, Paris, pp. 113-117.
- RICÉUR P. (1975): *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. «Poétique».

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

QU'EST-CE QUE L'AUTOFICTION ?

Joël ZUFFEREY

Université de Lausanne 5

PARTIE 1

PRÉMICES D'AUTOFICTION ?

CENDRARS ET SES « ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES » : UNE AUTOFICTION AVANT LA LETTRE ?

Christine LE QUELLEC COTTIER

Université de Lausanne 17

1. Qui suis-je ? 19
2. Autofiction et autonarration 20
3. Généricité cendrarsienne 22
4. Cendrars précurseur 28
- Références bibliographiques 30

POSTURE D'AUTEUR ET DYNAMIQUE AUTOFICTIONNELLE DANS *MORT À CRÉDIT*

Jérôme MEIZOZ

Université de Lausanne 33

1. Introduction 33
2. Bref retour sur la notion 34
3. Un dispositif de transition : *Mort à crédit* (1936) 35
4. Pseudonymie et dédoublement 35
5. Biographie : enfance de Destouches ? Enfance de « Céline » ? 39
6. Une posture d'époque 40
7. Présentation de soi dans la grande presse 41

8. Construction d'une posture.....	43
9. Conclusions	46
Références bibliographiques	48

PARTIE 2

ÉCRITURES POSTMODERNES : SE DIRE SANS LE FAIRE

AUTOFICTION ET SPECTACLE

<i>Vincent KAUFMANN</i> <i>Universität St. Gallen.</i>	53
1. Le tournant autobiographique.....	55
2. Une culture de l'aveu et de la comparution.....	61
Références bibliographiques	65

ÉRIC CHEVILLARD : L'AUTOFICTION COMME EXPRESSION D'UN ANTI-SUJET

<i>Gaspard TURIN</i> <i>Université de Lausanne.</i>	69
1. Quelle autofiction?.....	69
2. Chevillard au pays de l'autofiction	71
3. Présence du sujet dans <i>L'Autofictif</i>	72
4. Ubiquité et universalité du JE.....	77
5. L'autofiction comme pratique hypermoderne	79
Références bibliographiques	80

AUTHENTIFIER LA FICTION OU GÉNÉRALISER L'AUTOBIOGRAPHIE ?

<i>Raphaël BARONI</i> <i>Université de Lausanne.</i>	83
1. Le mélange et la portée des voix.....	85
2. Créatures ou parasites?.....	91

3. Une vie romanesque	94
4. C'est vraiment lui	98
Références bibliographiques	98

PARTIE 3

AVATARS DU JE ET TRANSFIGURATIONS DE SOI

APPROPRIATION DE L'HISTOIRE ET IMAGE DE SOI: LE XVIII^e SIÈCLE DE PHILIPPE SOLLERS

François ROSSET

Université de Lausanne 103

Références bibliographiques 114

VIE(S) DE PIERRE MICHON ÉCRITE(S) PAR LUI-MÊME

Muriel PIC

Université de Neuchâtel 115

1. Le devenir-autre 117

2. Le devenir-image 122

Références bibliographiques 129

L'ÉCRITURE DE SOI COMME INVENTION DE L'AUTRE: FORMES ET ENJEUX DE L'AUTOFICTION DANS *PASSION SIMPLE* D'ANNIE ERNAUX

Joël ZUFFEREY

Université de Lausanne 131

1. Introduction 131

2. Les formes de l'itération 134

3. La fonction poétique de l'itération:
de l'autobiographie à l'autofiction 137

4. Conclusion: du discours personnel au discours « transpersonnel » . . . 143

Références bibliographiques 144

**PHOTOBIOGRAPHIE, PHOTOFICTION, AUTOFICTION :
LES ANNÉES D'ANNIE ERNAUX**

<i>Dominique KUNZ WESTERHOFF</i>	
<i>Université de Lausanne</i>	147
1. La photobiographie	147
2. Photobiographie et autofiction	152
3. Retour aux sources de genres jumeaux	155
4. <i>Les Années</i> d'Annie Ernaux	158
5. Une photofiction, ou la fiction structurale de l'album de famille	159
6. La troisième personne du « roman social »	161
7. L'autofiction du moi dans le temps	164
Références bibliographiques	168

**« JE N'ÉCRIS PAS LES CHOSES COMME ELLES SONT,
SEULEMENT COMME JE CROIS QU'ELLES SONT » :
CATHERINE SAFONOFF, ENTRE AUTOBIOGRAPHIE ET FICTION**

<i>Daniel MAGGETTI</i>	
<i>Université de Lausanne</i>	171
Références bibliographiques	183

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES DES AUTEURS 185